

Mario Vargas Llosa

La fête au Bouc



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Mario Vargas Llosa

La fête au Bouc

*Traduit de l'espagnol (Pérou)
par Albert Bensoussan*

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :

LA FIESTA DEL CHIVO

© Mario Vargas Llosa, 2000.

© Éditions Gallimard, 2002, pour la traduction française.

Né en 1936 au Pérou, Mario Vargas Llosa passe une partie de son enfance en Bolivie. Dès l'âge de quatorze ans, il est placé à l'Académie militaire Leoncio Prado de Lima, qui lui laisse un sinistre souvenir. Parallèlement à ses études universitaires, il collabore à plusieurs revues littéraires et, lors d'un bref passage au Parti communiste, découvre l'autre visage du Pérou. Il se lance dans le journalisme comme critique de cinéma et chroniqueur. Il obtient une bourse et part poursuivre ses études à Madrid où il obtient un doctorat en 1958. L'année suivante, il publie un recueil de nouvelles très remarqué, *Les caïds*, et s'installe à Paris. Il publie de nombreux romans, couronnés par des prix littéraires prestigieux. Devenu libéral après la révolution cubaine, il fonde au Pérou un mouvement de droite démocratique et se présente aux élections présidentielles de 1990, mais il est battu au second tour. Romancier, essayiste, critique, Mario Vargas Llosa est considéré comme l'un des chefs de file de la littérature latino-américaine.

*À Lourdes et José Israel Cuello,
et à tant d'amis dominicains*

« Le peuple célèbre
en grand enthousiasme
la fête au Bouc
le trente du mois de mai »

On a tué le Bouc
Merengue dominicain

I

Urania. Drôle de cadeau de la part de ses parents ; son prénom évoquait une planète, un métal radioactif, n'importe quoi, sauf cette femme élancée, aux traits fins, hâlée et aux grands yeux sombres, un peu tristes, que lui renvoyait le miroir. Urania ! Quelle idée ! Heureusement plus personne ne l'appelait ainsi, mais Uri, Miss Cabral, Mrs. Cabral ou docteur Cabral. Autant qu'elle s'en souvienne, depuis qu'elle avait quitté Saint-Domingue (« Ciudad Trujillo, plutôt », car au moment de son départ on n'avait pas encore rendu son nom à la capitale), personne, ni à Adrian, ni à Boston, ni à Washington D.C., ni à New York, ne l'avait plus appelée Urania, comme autrefois chez elle et au collège Santo Domingo, où les *sisters* et ses compagnes prononçaient avec la plus grande application le prénom extravagant dont on l'avait affublée à sa naissance. Qui en avait eu l'idée, elle ou lui ? Un peu tard pour le savoir, ma petite ; ta mère était au ciel et ton père mort vivant. Tu ne le sauras jamais. Urania ! Aussi absurde que d'affubler Saint-Domingue, l'antique Santo Domingo de Guzmán, du nom offensant de Ciudad Trujillo. Son père était-il responsable aussi de cette idée farfelue ?

Elle attend de voir apparaître la mer à la fenêtre de sa chambre, au neuvième étage de l'hôtel Jaragua,

et elle la voit enfin. L'obscurité cède en quelques secondes et la splendeur bleutée de l'horizon, croissant à toute allure, lui donne le spectacle qu'elle attend depuis son réveil, à quatre heures, malgré le cachet qu'elle a pris en dépit de ses préventions contre les somnifères. La surface bleu foncé de la mer, émaillée de taches d'écume, va à la rencontre d'un ciel de plomb sur la lointaine ligne d'horizon et, ici, sur la côte, elle se brise en lames sonores et bouillonnantes contre le boulevard du Malecón, dont elle aperçoit par endroits la chaussée entre les palmiers et les amandiers qui le bordent. Autrefois, l'hôtel Jaragua regardait le Malecón de face. Maintenant, il le regarde de côté. La mémoire lui rend cette image — de ce jour-là ? — de la fillette conduite par la main de son père, entrant au restaurant de l'hôtel pour déjeuner seuls tous les deux. On leur avait donné une table près de la fenêtre et, à travers les rideaux, Uranita apercevait le vaste jardin et la piscine avec ses plongeurs et ses baigneurs. Un orchestre jouait des merengues dans le Patio Español, orné tout autour d'azulejos et de pots d'œillets. Était-ce ce jour-là ? « Non », dit-elle à haute voix. Le Jaragua d'alors avait été démolí et remplacé par ce volumineux immeuble couleur panthère rose qui l'avait tant surprise en arrivant à Saint-Domingue voici trois jours.

As-tu bien fait de revenir ? Tu vas le regretter, Urania. Gaspiller une semaine de vacances, toi qui n'avais jamais le temps de connaître tant de villes, de régions, de pays que tu aurais aimé visiter — les cordillères et les lacs glacés de l'Alaska, par exemple —, pour revenir sur cette petite île où tu t'étais juré de ne jamais remettre les pieds. Symptôme de décadence ? Sentimentalisme de l'âge ? Curiosité, rien d'autre. Te prouver que tu peux marcher dans les rues de cette ville qui n'est plus la tienne, parcou-

rir ce pays étranger, sans en éprouver tristesse, nostalgie, haine, amertume, rage. Ou bien es-tu venue affronter le naufrage de ton père ? Vérifier l'impression que tu ressens à le revoir après tant d'années. Un frisson la parcourt de la tête aux pieds. Urania, Urania ! Et si, après toutes ces années, tu te découvrais, sous cette petite tête volontaire, ordonnée, imperméable au découragement, et derrière cette force d'âme qui fait l'admiration et l'envie des autres, un cœur tendre, effarouché, meurtri, sentimental ? Elle se met à rire. Arrête tes idioties, ma petite.

Elle enfile ses baskets et son survêtement, emprisonne ses cheveux dans une résille, boit un verre d'eau froide et s'apprête à allumer la télé pour regarder C.N.N., mais elle y renonce. Elle reste près de la fenêtre à observer la mer, le Malecón, puis, en tournant la tête, la forêt de toits, de tours, de coupoles, de clochers et d'arbres de la ville. Comme elle s'est étendue ! Quand tu l'as quittée, en 1961, elle abritait trois cent mille âmes. Plus d'un million, maintenant. Elle a multiplié quartiers et avenues, parcs et hôtels. La veille, elle s'est sentie dépaysée, dans sa voiture de location, en faisant le tour des élégants lotissements de Bella Vista et de l'immense parc El Mirador où il y avait autant de joggeurs qu'à Central Park. Dans son enfance, la ville finissait à l'hôtel El Embajador ; après quoi, ce n'étaient que fermes et cultures. Le Country-Club où son père la menait le dimanche se baigner à la piscine était entouré de terrains vagues, et non de rues asphaltées, de maisons et de lampadaires comme aujourd'hui.

Mais la ville coloniale reste immuable, ainsi que Gazcue, son quartier. Et elle est tout à fait sûre que sa maison a à peine changé. Elle doit être tout pareille, avec son petit jardin, le vieux manguier et le flamboyant aux fleurs rouges protégeant la terrasse où, le week-end, ils déjeunaient en plein air ; son toit

pointu et le balcon de sa chambre, où elle sortait attendre ses cousines Lucinda et Manolita, puis, cette dernière année, 1961, guetter ce jeune homme qui passait à bicyclette et la regardait du coin de l'œil, sans oser lui parler. Est-elle bien la même à l'intérieur ? La pendule autrichienne qui sonnait les heures arborait des chiffres gothiques et une scène de chasse. Et ton père, est-il le même ? Non. Tu l'as vu décliner sur les photos que périodiquement, au fil des mois, des années, t'envoyaient ta tante Adelina et d'autres parents éloignés qui continuaient à t'écrire, malgré ton silence obstiné.

Elle se laisse tomber dans un fauteuil. Les premiers rayons du matin frappent le centre de la ville ; la coupole du Palais national et l'ocre pâle de ses murs étincellent doucement sous la voûte azurée. Sors une bonne fois, bientôt la chaleur sera insupportable. Elle ferme les yeux, gagnée par une inertie peu commune chez elle, habituée à être toujours en activité, à vouer tout son temps à ce qui, depuis qu'elle a remis les pieds sur le sol dominicain, l'obsède nuit et jour : se souvenir : « Ma fille est un bourreau de travail, même en dormant elle récite ses leçons. » C'est ce que disait de toi le sénateur Agustín Cabral, le ministre Cabral, Cabral la Caboche, si fier, devant ses amis, de sa fille qui raflait tous les prix, de l'élève que les *sisters* donnaient en exemple. Et devant le Chef, se flattait-il des prouesses scolaires d'Uranita ? « J'aimerais tant que vous la connaissiez, chaque année, depuis qu'elle est entrée au Santo Domingo, elle a décroché le prix d'excellence. Quel bonheur pour elle de vous connaître, de vous serrer la main ! Uranita dans ses prières du soir demande toujours à Dieu de vous garder cette santé de fer. Et elle prie aussi pour doña Julia et doña María. Faites-nous cet honneur. Le plus fidèle de vos chiens vous le

demande, vous en prie, vous implore. Vous ne pouvez me le refuser : recevez-la, Excellence ! Chef ! »

Tu le détestes ? Tu le hais ? Encore ? « Plus maintenant », dit-elle à voix haute. Tu ne serais pas revenue si la rancœur t'avait encore taraudée, si ta blessure avait encore saigné, la déception t'anéantissant, t'empoisonnant, comme dans ta jeunesse lorsque l'étude et le travail étaient devenus pour toi l'obsédant viatique de l'oubli. Alors oui, bien sûr, tu le haïssais. De toutes les fibres de ton être, de toutes les pensées et les sentiments qu'abritait ton corps. Tu avais souhaité pour lui malheurs, maladies, accidents. Dieu t'a entendue, Urania. Ou plutôt le diable. N'est-ce pas assez que cette rupture d'anévrisme ait fait de lui un mort vivant ? N'est-ce pas une douce vengeance qu'il soit depuis dix ans cloué sur un fauteuil roulant, sans marcher, sans parler et à la merci d'une infirmière pour manger, se coucher, s'habiller, se déshabiller, se couper les ongles, se raser, uriner, déféquer ? « Non. »

Elle prend un second verre d'eau et sort. Il est sept heures du matin. Au rez-de-chaussée du Jara-gua elle est assaillie par le bruit, cette atmosphère déjà familière de cris, moteurs, radios tonitruantes, merengues, salsas, danzones et boléros, ou rock et rap mêlés, s'agressant et l'agressant de leur boucan. Chaos animé de ce qui fut ton village, nécessité profonde de t'étourdir pour ne pas penser, voire ne pas sentir, Urania. Explosion aussi de vie sauvage, imperméable aux vagues de la modernisation. Quelque chose chez les Dominicains s'accroche à cette forme prérationnelle, magique : cet appétit de bruit. (« De bruit, non de musique. »)

Elle ne se rappelle pas, du temps où elle était petite et que Saint-Domingue s'appelait Ciudad Trujillo, pareil vacarme dans la rue. Peut-être n'y en avait-il pas ; trente-cinq ans plus tôt, quand la ville

était trois ou quatre fois plus petite, provinciale, isolée et léthargique de peur et de servilité, l'âme saisie de panique respectueuse envers le Chef, le Généralissime, le Bienfaiteur, le Père de la Nouvelle Patrie, Son Excellence le Docteur Rafael Leónidas Trujillo Molina, peut-être était-elle plus silencieuse, moins frénétique. Aujourd'hui, les bruits de la vie, moteurs de voitures, cassettes, disques, radios, avertisseurs, aboiements, grognements, voix humaines, sont tous diffusés à plein volume, au maximum de leur capacité de bruit vocal, mécanique, digital ou animal (les chiens aboient plus fort et les oiseaux crient plus volontiers). Et dire que New York a une réputation de ville bruyante ! Jamais, pendant ces dix années passées à Manhattan, son ouïe n'a rien perçu de pareil à cette symphonie brutale et discordante qui la submerge depuis trois jours.

Le soleil embrase les palmiers d'orgueilleuse cime, le trottoir défoncé et comme bombardé de quantité de trous et de monceaux d'ordures, que des femmes en fichu balayent et ramassent dans des sacs trop petits. « Haïtiennes. » Maintenant elles sont silencieuses, mais hier elles chuchotaient entre elles en créole. Un peu plus avant, elle voit les deux Haïtiens, pieds nus et dépenaillés, assis sur des caisses, au pied des douzaines de peintures aux couleurs criardes envahissant un mur. C'est vrai, la ville, peut-être tout le pays s'est rempli d'Haïtiens. Il n'en allait pas ainsi, naguère. N'est-ce pas ce que disait le sénateur Agustín Cabral ? « Du Chef on dira ce qu'on voudra. L'histoire lui reconnaîtra au moins le mérite d'avoir fait un pays moderne et d'avoir remis les Haïtiens à leur place. Aux grands maux, les grands remèdes ! » Le Chef a trouvé au départ un petit pays ravagé par la guerre des chefs, sans loi ni ordre, appauvri, qui perdait son identité, envahi par ses voisins affamés et féroces. Traversant à gué le fleuve

Masacre, ils venaient voler biens, animaux, maisons, ôtaient le pain de la bouche de nos ouvriers agricoles, pervertissaient notre religion catholique avec leur diabolique sorcellerie, violaient nos femmes, adultéraient notre culture, notre langue et les coutumes occidentales et hispaniques en nous imposant les leurs, africaines et barbares. Le Chef a coupé le nœud gordien : « Ça suffit ! » Aux grands maux, les grands remèdes ! Non seulement il justifiait ce massacre d'Haïtiens de 1937, mais il le tenait pour un haut fait d'armes du régime. Cela n'a-t-il pas empêché la république de se prostituer une seconde fois dans son histoire à ce voisin rapace ? Qu'importe la mort de cinq, dix, vingt mille Haïtiens s'il s'agit de sauver un peuple ?

Elle marche d'un bon pas, en reconnaissant les hauts lieux : le casino de Güibia, transformé en club, et la station balnéaire devenue maintenant un immonde cloaque ; elle débouchera bientôt à l'angle du Malecón et de l'avenue Máximo Gómez, itinéraire du Chef dans ses promenades vespérales. Depuis que les médecins lui avaient dit que c'était bon pour le cœur, il allait de l'Estancia Radhamés à l'avenue Máximo Gómez, en faisant escale chez doña Julia, la Sublime Matrone, où Uranita était entrée une fois dire un compliment qu'elle n'avait presque pas pu prononcer, puis il descendait jusqu'au boulevard George Washington en front de mer, tournait à l'angle et poursuivait jusqu'à l'obélisque copié sur celui de la capitale nord-américaine, d'un pas vif, entouré de ministres, conseillers, généraux, assessseurs, courtisans, à distance respectable, le regard éveillé, le cœur plein d'espoir, guettant une attitude, attendant un geste qui leur permît de s'approcher du Chef, de l'écouter, de mériter de dialoguer avec lui, fût-ce même pour être sermonné. Tout, sauf d'être tenu à distance, dans l'enfer des oubliés. « Combien

de fois t'es-tu promené parmi eux, papa ? Combien de fois as-tu mérité qu'il s'adressât à toi ? Et combien de fois es-tu revenu attristé parce qu'il ne t'avait pas appelé, craignant de ne plus appartenir au cercle des élus, d'être rabaissé au rang des réprouvés. Tu as toujours vécu dans la terreur de revivre l'histoire d'Anselmo Paulino. Et tu l'as revécue, papa. »

Urania se met à rire et un couple en bermuda qui vient en face croit qu'elle rit d'eux : « Bonjour. » Mais non, elle rit seulement de l'image du sénateur Agustín Cabral trotinant toujours en fin d'après-midi sur ce Malecón, au milieu des serviteurs de luxe, attentif, non à la chaude brise, aux bruits de la mer, à l'acrobatie des mouettes ni aux luisantes étoiles des Caraïbes, mais aux mains, aux yeux, aux gestes du Chef qui, peut-être, l'appellerait, le distinguerait des autres. La voilà arrivée à la Banque Agricole. Puis elle atteindra l'Estancia Ramfis, où se trouve toujours le secrétariat aux Affaires étrangères, et enfin l'hôtel Hispaniola. Et puis demi-tour.

« Rue César Nicolás Penson, au coin de la rue Galván », pense-t-elle. Irait-elle la voir, ou rentrerait-elle à New York sans avoir jeté un œil à sa maison ? Tu vas entrer et demander à l'infirmière comment va l'invalidé, puis tu monteras dans sa chambre et sur la terrasse où on le mène faire la sieste, cette terrasse toute rouge des fleurs du flamboyant. « Bonjour, papa. Comment vas-tu, papa ? Tu ne me reconnais pas ? Je suis Urania. C'est vrai, comment pourrais-tu me reconnaître ? La dernière fois j'avais quatorze ans et maintenant j'en ai quarante-neuf. Ça en fait du temps, papa. N'était-ce pas l'âge que tu avais le jour où je suis entrée à l'université d'Adrian ? Oui, quarante-huit ou quarante-neuf ans. Un homme en pleine maturité. Maintenant, tu vas en avoir quatre-vingt-quatre. Tu es devenu très vieux, papa. » S'il est encore capable de penser, il aura bien eu le temps,

toutes ces années, de dresser un bilan de sa longue vie. Sans doute auras-tu pensé à ta fille ingrate qui, en trente-cinq ans, n'a pas répondu à une seule de tes lettres, ne t'a envoyé ni photos ni vœux d'anniversaire, de Joyeux Noël ou de Bonne Année, et qui, même quand tu as eu ce transport au cerveau et que mes oncles, tantes, cousins et cousines croyaient que tu mourrais, n'a pas daigné venir ni prendre de tes nouvelles. Une vilaine fille vraiment, papa !

La maisonnette de la rue César Nicolás Penson, au coin de la rue Galván, ne recevra plus de visiteurs dans ce vestibule d'entrée toujours orné de la statuette de la Vierge d'Altagracia avec cette plaque de bronze ostentatoire : « Dans cette demeure Trujillo est le Chef ». Où l'as-tu remise, cette preuve de loyauté ? L'as-tu jetée à la mer comme les milliers de Dominicains qui l'avaient achetée et suspendue à l'endroit le plus visible de la maison, pour que personne ne puisse douter de leur fidélité au Chef, et qui, lorsque le charme n'opéra plus, voulurent en effacer la trace, honteux de ce qu'elle représentait : leur lâcheté. Je parie que tu l'as fait disparaître toi aussi, papa.

La voilà à la hauteur de l'Hispaniola. En nage et essoufflée, elle franchit un double fleuve de voitures, fourgonnettes et camions sur l'avenue George Washington et il lui semble que tous ces véhicules, la radio à plein volume, lui crèvent le tympan. Parfois un conducteur passe la tête par la portière et ses yeux croisent aussitôt un regard insistant qui la brûle aux seins, aux cuisses, aux fesses. Ah, ces regards d'homme ! Elle guette un creux dans le flux des voitures qui lui permette de traverser et une fois de plus elle se dit, comme hier, comme avant-hier, qu'elle est en terre dominicaine. À New York personne ne dévisage les femmes avec pareil culot. La jaugeant, la soupesant, calculant le volume de cha-

cun de ses seins, le galbe de chacune de ses cuisses, tâchant de deviner les poils de son pubis, de dessiner la courbe de ses hanches. Elle ferme les yeux, prise d'un léger étourdissement. À New York, même les Latinos, Dominicains, Colombiens ou Guatémaltèques, n'osent vous regarder ainsi. Ils ont appris à se contrôler, compris qu'ils ne doivent pas reluquer les femmes comme les chiens tournent autour des chiennes, les chevaux autour des juments, les cochons autour des truies.

Profitant d'une accalmie, elle traverse, à la hâte. Au lieu de faire demi-tour pour retourner au Jara-gua, ses pas, malgré elle, lui font contourner l'Hispaniola et revenir sur l'avenue Independencia, une artère qui, si sa mémoire est fidèle, bifurque là en une double allée de lauriers touffus dont le feuillage, se rejoignant par-dessus la chaussée, fait un frais ombrage et part se perdre dans la ville coloniale. Que de fois t'es-tu promenée en tenant la main de ton père, sous l'ombre bruissante de ces arbres ! Ils descendaient la rue César Nicolás Penson jusqu'à cette avenue, puis gagnaient le parc de l'Indépendance. Chez le marchand de glaces italiennes, à main droite au début de la rue El Conde, ils prenaient un sorbet à la mangue, à la goyave ou à la noix de coco. Que tu étais fière de tenir la main de ce monsieur — le sénateur Agustín Cabral, Cabral le ministre. Tout le monde le reconnaissait. On s'approchait, on lui serrait la main, on ôtait son chapeau sur son passage, on lui faisait des courbettes, les gardes et les militaires claquaient des talons en le voyant passer. Comme tu as dû regretter ces années où tu étais si important, papa, en devenant un pauvre diable quelconque. Toi, ils se sont contentés de t'insulter dans le « Courrier des lecteurs », mais ils ne t'ont pas jeté en prison comme Anselmo Paulino. C'est ce que tu craignais le plus, pas vrai ? Qu'un beau jour le Chef

*Photocomposition CMB Graphic
44800 Saint-Herblain*

Mario Vargas Llosa
La fête au Bouc



La fête au Bouc

Mario Vargas Llosa

Cette édition électronique du livre
La fête au Bouc de Mario Vargas Llosa
a été réalisée le 09 septembre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070314126 - Numéro d'édition : 185237).

Code Sodis : N50235 - ISBN : 9782072452505
Numéro d'édition : 233007.